

Résistance Culturelle

Par Abdoul. Aziz MBACKE

Concepteur de Majalis, Projet de Recherche sur les Enseignements de Cheikh A Bamba
(www.majalis.org)

Membre de la Cellule de Communication du Calife Général des Mourides.

Email : majalis@majalis.org - Article disponible en ligne sur le site de Majalis.

La récente décision du Calife des mourides de s'opposer à la réouverture des écoles publiques à Touba n'a point manqué de soulever un certain nombre de réactions et de réflexions. Aux fins de recadrer le débat, il nous a semblé assez intéressant d'invoquer un certain nombre de matériaux d'analyse fondés sur la philosophie et les enseignements de Cheikh A Bamba à même de jeter une lumière nouvelle sur cette question sujette à controverses, surtout en cette ère de mondialisation des idées et de révolution numérique.

Une analyse sommaire du discours de Serigne Bara peut aisément démontrer son souci de perpétuer et de s'inscrire dans la ligne tracée par ses prédécesseurs, relativement à la sauvegarde du patrimoine spirituel et culturel légué par le Serviteur du Prophète (PSL). En effet, le combat idéologique que menait Cheikh A. Bamba, « à travers les sciences et la crainte de Dieu », contre la puissance d'occupation coloniale, intégrait une forme de résistance culturelle jusques là méconnue sous nos latitudes et d'autant plus pertinente qu'elle s'opposait à la politique d'assimilation et aux diverses stratégies d'acculturation des « indigènes » caractérisant l'impérialisme français.

En enseignant aux jeunes enfants africains et asiatiques colonisés que « leurs ancêtres étaient des Gaulois », en leur inculquant les idéaux hérités des Lumières et de ses penseurs athées, l'école française dépassa ses objectifs formels et théoriques d'instruction et de « civilisation des masses ignorantes de Naturels d'Afrique », mais constitua plutôt, aux mains des missionnaires Chrétiens et d'autres précepteurs coloniaux, un formidable outil d'aliénation intellectuelle et culturelle au service de cette prétendue « mission civilisatrice, fardeau de l'Occident ».

Car, l'Histoire a toujours montré que là où échoua le fusil, ont souvent triomphé sur les esprits la craie et la plume.

En rappelant très tôt dans ses écrits que « l'appartenance à la race noire ne peut en aucun cas constituer le signe d'une prétendue infériorité intellectuelle » (Cf. « Les Itinéraires du Paradis », vers 49), Cheikh A. Bamba remit fondamentalement en cause le paradigme originel posé par cette stratégie et entreprit une œuvre de restauration de l'identité culturelle de ses contemporains, basée sur les principes de l'Islam, à travers la formation théorique et l'éducation spirituelle des musulmans. L'éducation des masses (*Tarbiya*) et l'acquisition de la science utile (*Ilm nâfih*) pour l'adoration de Dieu, à travers le culte et les services (*Khidma*) rendus à la société, furent au cœur de la mission de Renaissance culturelle et spirituelle (*Tajdid*) à laquelle s'était assignée le Cheikh. Cette œuvre salutaire, dans le contexte particulier du 19^e siècle marqué par l'hégémonie spirituelle orientale et la domination politique occidentale sur les Noirs, contribua significativement à rétablir la dignité de « l'homo-sénégalensis » et à annihiler progressivement tout complexe envers les autres civilisations et cultures.

Cheikh A. Bamba ne cessa ainsi de dénoncer les effets néfastes du complexe d'infériorité créé par les idées et prouesses techniques des colons sur les mœurs de ses coreligionnaires, comme l'attestent ces propos figurant dans son ouvrage « *Ilhâmu Salâm* » (Inspiration procédant du [Seigneur] qui assure la Paix, vers 13-19, 37-39, 47-49, 50-52) : « *[Sachez que ces Occidentaux ont été égarés par] Satan qui les a menés vers la désobéissance, l'audace et la perdition. Il les a leurrés de par son stratagème au point qu'ils se sont mis à parcourir, avec insolence, le monde entier et à opprimer [les peuples]. Cependant, ceux [d'entre les indigènes] qui ne suivent que leurs passions et les ignorants en sont arrivés à penser qu'ils sont d'un genre supérieur et dotés d'une suprématie naturelle. Ces sots insensés n'hésitent même pas à les considérer comme les seigneurs des Nobles Hommes de DIEU, le DETENTEUR de la Majesté ! Ceux-là qui ne réfléchissent point et sont empêtrés dans l'illusion les tiennent pour honorables et illustres. Aussi les imitent-ils dans la débauche et le vol, de même que dans des habitudes immorales autres que celles-ci. De par la crainte que [ces Colons] leur inspirent, certains d'entre ces indigènes en arrivent à oublier [DIEU], le MAJESTUEUX, et Son Prophète (...). De même, s'émerveillant devant leurs prouesses [techniques], leur attribuent-ils les actes qu'accomplit Seul, en réalité, le SEIGNEUR de la Création à travers eux. Ils sont désormais convaincus que "la Force et la Puissance" en actes (Hawla wa-l-Quwata) leur sont entièrement dévolues, au même titre que le Pouvoir. Alors qu'en réalité la Force et la Puissance véritables reviennent exclusivement au CREATEUR des Cieux, notre SEIGNEUR, le NOVATEUR (...). D'aucuns, parmi ces autochtones, ne pensent qu'à les imiter, ne se souciant point, ce faisant, [de suivre les Traces du Prophète Élu] selon la Volonté du CREATEUR, l'INFINIMENT CAPABLE. Il en est même qui, à la vue des Colons, les rangent littéralement parmi les Anges du MISERICORDIEUX ! Certains demeurent solidement convaincus que le Commandement de même que les bienfaits et les dommages relèveront, en tout temps, de leur seul pouvoir (...). Sachez que je n'ai relevé [tous ces travers] que dans le seul but de faire reprendre conscience. Ô vous les miens, réveillez-vous de l'ivresse du sommeil ! Et n'assimilez plus l'enflure purulente de la pustule à de l'embonpoint, car une telle méprise demeure un signe manifeste d'ignorance (...)* » [Ouvrage complet disponible dans le site web du Projet Majalis].

Une telle critique démontre que le Cheikh dénonce plutôt l'immoralité et le vide spirituel créés par les dérives du matérialisme occidental, transformant les indigènes musulmans en déracinés (« *gourmettes* ») dépourvus de toute réalité identitaire et de confiance en soi. Mais elle n'est point destinée, il convient de le noter, à la science objective et utile tirée de l'école occidentale, car le savoir constitue, par essence, un bien universel non appropriable que partagent également toutes les civilisations humaines et que le Prophète (PSL) a recommandé de rechercher jusqu'à la lointaine Chine. N'a-t-il pas fallu à la très Catholique Europe du Moyen-âge aller puiser sans aucun complexe aux sources de la science orientale et islamique, alors à l'avant-garde de la connaissance moderne, pour réaliser le miracle de la Renaissance? Ainsi, pour Cheikh A. Bamba, la connaissance ('*Ilm*) n'est point noble par *nature*, mais elle acquiert sa véritable valeur et sa noblesse à travers sa *mise en pratique* ('*amal*) en conformité avec les Principes Divins : **Science sans Dieu n'est que ruine de l'âme**. Serigne Touba ne cessa ainsi de réaffirmer sans cesse (et il nous semble une tautologie de le rappeler, du moins pour ceux qui ont fait l'effort d'étudier sa vie) l'excellence et la primauté du savoir véritable, ceci à travers toute son œuvre et ses innombrables écrits :

« *Celui qui ne craint pas Dieu, le Seigneur des mondes, ne peut être qualifié de véritable savant ; eût-il maîtrisé l'ensemble des branches de la science* » (Les Itinéraires du Paradis, v.183).
 « *Quiconque vous interdit de rechercher le savoir, sachez que cette interdiction relève de l'égarement. Car celui qui empêche, en cette époque, aux gens de s'instruire, convie à la déviation, car toute pratique qui n'est pas inspirée par la science sera forcément entachée*

d'imperfections. La science et la pratique constituent assurément deux joyaux précieux qui mènent au bonheur dans ce monde-ci et dans l'au-delà.» (Les Verrous de l'Enfer, v. 21-24).

La carence remise en cause par cette perspective scientifique proposée par Cheikh A. Bamba est donc cette absence de fondements spirituels et de limites morales métaphysiques promue par la pensée matérialiste occidentale qui mena l'homme moderne jusqu'à oublier son véritable sens et le but ultime de son passage sur terre, bien que disposant théoriquement de tous les moyens matériels pour satisfaire toutes ses passions. Ce défaut de morale spirituelle critiquée par le Cheikh met présentement en danger l'humanité elle-même dans la mesure où il l'a déjà menée aux deux guerres les plus meurtrières de son histoire, à la destruction latente de son environnement écologique, à concevoir un modèle économique et financier mondial hautement injuste et inhumain, à promouvoir l'approbation globale de l'homosexualité et d'autres valeurs immorales, à travers notamment le Cheval de Troie des Droits de l'Homme. C'est ainsi que la refondation du Capitalisme unanimement réclamée actuellement pour faire face à la crise mondiale risque de n'être qu'un replâtrage technique superficiel éphémère tant que l'on persistera à faire fi des véritables et profonds soubassements idéologiques à la base de la spéculation sauvage qui ont pour noms : individualisme effréné, matérialisme, absence de sens moral véritable et de limites spirituelles.. Il nous a semblé, d'une certaine manière, assez intéressant de noter que les soubassements philosophiques de ces dérives morales trouvent certaines de leurs sources dans le fondamentalisme intolérant de l'humanisme des Voltaire et autres penseurs athées ou déistes qui ont tenté d'exclure le Divin de l'axe de l'univers, en représailles aux crimes de l'Église complice de la royauté. (Ceci sans nul esprit de généralisation abusive ou un quelconque anti-occidentalisme grossier ou manichéisme facile, car il a toujours existé et il existera toujours des hommes justes et épris de bien dans tous les peuples). L'on ne peut ainsi, à notre sens, comprendre la nature profonde de certains enjeux majeurs du monde moderne sans déceler les traces de la survivance des idéologies dénaturées héritées notamment des philosophes des Lumières qui, sous le couvert d'un humanisme tentant et de la liberté humaine, dénie toute réalité à la véritable spiritualité et à toute autre morale autre que rationnelle (appelée insidieusement « éthique »).

La formation d'une grande partie des élites intellectuelles et politiques africaines occidentalisées à ces idéologies, sans aucune maîtrise solide et éclairée de la philosophie féconde des grands penseurs autochtones, comme Cheikh A. Bamba et d'autres grandes figures historiques africaines, n'a point manqué d'avoir un impact certain dans l'élaboration des stratégies de développement local. Car, c'est notre conviction, un peuple sans âme et sans identité est condamné à la régression et à l'errance culturelle, et restera indéfiniment un consommateur d'idées dans le marché globalisé actuel « du donner et du recevoir ». Renoncer à son identité, sous le prétexte fallacieux du « métissage culturel » ou d'un prétendu « universalisme » du monde moderne, est tout simplement un marché de dupes, à notre sens. Car même la très « moderne » France, cette prétendue « Patrie des Droits de l'Homme » et « Terre des Lumières et du métissage » (le cadre exigü de cet article ne nous permet malheureusement pas d'explicitier les raisons de notre récusation de ces formules de propagande) n'a pas hésité à ériger récemment un Ministère de l'Identité Nationale (!) Cela, tout en consacrant parallèlement des ressources importantes pour bâtir la Francophonie autour d'un conglomérat de pays satellites, serfs culturels, regroupés autour de ses idéaux et sous la direction d'un sénégalais (Abdou Diouf), formé à leurs idéologies et tout à fait convaincu de l'excellence desdits idéaux. Et c'est précisément un autre sénégalais (Senghor), également fervent défenseur et chantre de cette même langue, ce « Nègre de Normandie », qui fut le premier Noir admis à l'Académie Française. Bégaiement de l'histoire ? C'est également aujourd'hui une jeune sénégalaise « intégrée », absolument convaincue aux valeurs intangibles de la République (Rama Yade) qui est mise à la tête du Haut Secrétariat aux Droits de l'Homme et qui, à ce titre, n'hésita pas récemment à être à l'avant-garde de la lutte pour la défense des droits des

homosexuels, en se rendant personnellement à l'ONU pour convaincre tous les États jugés « rétrogrades » du monde entier de légaliser l'homosexualité, cette nouvelle « minorité visible ». Cette fille du pays, née dans la patrie de Cheikh A. Bamba, de El H. Malick Sy et de Seydina Limamou Laye, n'hésiterait le moins du monde, il faut le prévoir, de réclamer le vote, au niveau des instances internationales, de résolutions contre les « propos homophobes » ou l'éventualité de dispositions en faveur de l'homoparentalité, comme c'est actuellement le cas dans sa patrie d'adoption. Ce que Serigne Bara sous-entend, à travers son refus, et que tous les musulmans éclairés du Sénégal approuvent, c'est que nous ne voulons point d'un modèle d'école qui ferait de nos filles des Rama Yade en puissance. Et il nous semble assez caractéristique de constater, en outre, la gêne évidente de beaucoup d'intellectuels sénégalais convertis aux idéaux de la République et des Droits de l'Homme (à la française) face à ces mêmes questions ; en est un exemple assez triste la défense actuelle des homosexuels par les associations des Droits de l'Homme sénégalais et un certain nombre d'autres effets des caisses de résonance intellectuelle et culturelle.

A contrario, l'influence profonde des enseignements du Serviteur du Prophète (PSL) sur son peuple a amorcé une dynamique de recomposition sociale et culturelle dont les signes s'expriment dans tous les domaines de la vie religieuse, sociale, économique, politique, intellectuelle, artistique etc. de la société sénégalaise. Il ne nous semble ici point besoin de nous épancher outre-mesure sur les nombreux exemples à même d'illustrer les spécificités du système de représentation symbolique propre des mourides qui sont devenues une réalité incontournable (« envahissante » pour d'autres) de notre identité nationale : langage mouride, habillement mouride, architecture, ville de Touba, mode de vie, écriture et poésie wolofal, art etc.

Il faut dire que ce projet de Renaissance culturelle du Cheikh a pu se matérialiser grâce au système de formation qu'il a mis en place et qui se donne comme objectifs d'ancrer le Message éternel et universel de l'Islam (dépourvu de toutes coordonnées raciales ou géographiques) dans un contexte négro-africain particulier. C'est, en quelque sorte, la réponse mouride à la vieille problématique Islam-Arabité théorisée par Senghor ; dialectique Religion-Culture incomprise par un Paul Marty et ses séides et galvaudé à travers son perfide concept d'« islam noir », opposé à l'Islam prétendument plus « pur » des Arabes (« Le vêtement de l'Islam n'est pas taillé pour le Noir », disait-il). Ce système éducatif mouride est principalement basé sur l'enseignement du Coran, des sciences religieuses et pratiques, celui des règles de bonne conduite (*Adab*), le combat contre les traditions locales dénaturées tout en conservant les usages sociaux conformes à l'esprit de l'Islam et en s'ouvrant aux vents féconds des autres civilisations.

Toutefois, ce système traditionnel mouride, malgré ses résultats, se doit d'être constamment mis à jour et mieux adapté aux réalités de l'espace et du temps, conformément au principe de *Tajdid* (Renouveau) continuellement prêché par le Cheikh. Il s'avère, en effet, évident que Touba (la communauté mouride et le pays de façon plus générale) ne saurait vivre en vase clos et ignorer les exigences de plus en plus prégnantes de la modernité, en termes de circulation de l'information et d'émergence de nouveaux concepts et perspectives. Le recours passé et actuel aux compétences et expertises formées à l'école occidentale (architectes de la mosquée de Touba, ingénieurs en génie-civil pour la construction des nouvelles routes et infrastructures, médecins, urbanistes etc.) est déjà devenu une réalité incontournable, de même que la fréquentation de l'école française par une bonne partie de l'élite actuelle de la communauté mouride et d'un nombre significatif de disciples et d'habitants de Touba qui n'hésiteront pas à rechercher ailleurs un système à même de répondre à leurs besoins. L'éducation a horreur du vide. Sous cet angle, cette question se pose plus en termes de choix entre subir docilement la dynamique de la mondialisation au risque d'être submergés par ses vagues irrépressibles ou s'y insérer

intelligemment afin de tirer profit de ses immenses potentialités tout en évitant au mieux ses effets néfastes. L'appropriation des avancées organisationnelles et techniques de l'humanité, quelles que soient les civilisations par qui elles sont transmises (même « la Chine »), constitue à nos yeux un impératif important pour Touba et pour tout le Sénégal.

C'est cette prise de conscience qui justifie, entre autres, qu'une réflexion approfondie sur la modernisation de ce système ait été entamée, avec l'accord du défunt Calife Cheikh Saliou Mbacké, par un groupe d'intellectuels et de spécialistes de l'éducation appartenant à la communauté mouride. Ce projet ambitieux, qui sera prochainement soumis à Serigne Bara, et qui se propose de mettre en place un nouveau système éducatif alternatif de synthèse pour Touba (inspiré du modèle des écoles franco-arabe), a déjà permis d'élaborer un programme académique assez complet intégrant à la fois les sciences religieuses et profanes (mémorisation du Coran, apprentissage des sciences religieuses à partir des ouvrages du Cheikh et d'autres auteurs sénégalais ou étrangers, sciences sociales, matières techniques et littéraires à l'instar de toutes les écoles publiques etc.). L'implication active des pouvoirs publics et une meilleure prise de conscience de toute la communauté mouride pour la mise en place de ce système permettraient de mieux adapter le système d'enseignement traditionnel aux réalités du monde moderne et de la globalisation, en s'appropriant les méthodes d'organisation et d'enseignement récentes, intégrant notamment les nouvelles sciences et technologies, tout en offrant des possibilités supplémentaires d'emplois jusqu'ici inaccessibles à notre système traditionnel.

Une telle innovation constituera, en un sens, un début de réponse à la lancinante question et au fameux dilemme posé par « L'Aventure Ambigüe » : Enracinement ou Ouverture ? En effet, cette « École Nouvelle » permettra aux futures générations de sénégalais « *de lier le bois au bois* » (formation scientifique) sans laisser leur âme plier mollement sous le joug des lois de ce *bois*. Car l'âme creuse et évidée des futurs Samba Diallo d'un 21^e siècle naissant ne saurait entrer en résonance avec les ondes de l'univers tant qu'elle restera amputée de la sève nourricière du « Maître » qui, seul, et en définitive, lui donne sa véritable valeur et son sens devant l'Autre. Sens et *dignité* que ne pourront leur donner le simple pragmatisme et le réalisme d'une « Grande Royale ». N'avons-nous pas le droit de rêver, enfin, d'une école où l'on aura au programme *Masâlikul Jinân*, *Nahju* ou les importants ouvrages de Seydi E. Malick Sy et d'autres grands penseurs musulmans ou sénégalais, en lieu et place des « Candide » et autres « Précieuses Ridicules » ? Serions-nous éternellement condamnés, pour raisonner juste, de nous référer à Sartre, Nietzsche ou Kant et ne jamais goûter à la sagesse savoureuse de Baye Mbaye Diakhaté, Serigne Moussa Kâ et autres grands poètes wolof de la Pléiade mouride ? Pourquoi étudier uniquement Homère et son célèbre « Odyssée » et laisser des générations de fils de ce pays continuer à ignorer l'immense « Xarnu bi » et « Jazâu Shakôr » ? Les tentatives passées « d'introduction de l'enseignement religieux » dans les programmes ont toujours, plus ou moins, buté sur la double muraille laïque du Sénégal, érigée autour de la République par nos proconsuls intellectuels locaux : (1) la laïcité neutralisante et ghettoïsante à la française, qui consacra la séparation de la Mosquée de l'État et a confiné la religion dans la sphère strictement privée, (2) la laïcité confrérique et dissuasive à la sénégalaise, qui annihile, de facto, toute prise en compte sérieuse du « religieux » dans les affaires publiques, sous prétexte de clientélisme politique ou de traitement déséquilibré et partial des différentes communautés religieuses du pays (« Si on le fait pour les mourides, nous serons obligés d'en faire de même pour les tidianes et les layènes, et on en sortira pas ! ». Ce qui n'empêche pourtant pas de le faire pour Voltaire et Césaire...).

Aux maladroites ou malentendus passés avec les pouvoirs publics, ayant conduit à l'impasse constatée, il faudra donc substituer une meilleure implication de l'État, en synergie avec toutes les composantes représentatives de la communauté mouride, pour la matérialisation de ce nouveau

modèle d'écoles publiques dont Touba et beaucoup d'autres localités religieuses du pays ont tellement besoin. Le soutien matériel et pédagogique aux différentes initiatives privées déjà entreprises ou envisagées devra aussi être à l'ordre du jour, comme cela se fait depuis toujours pour le système d'enseignement Catholique, à travers les subventions accordées par l'État par exemple. Des rencontres sous forme de séminaires ou de forums regroupant toutes les entités externes (Ministère de l'Éducation et autres organismes) et internes (professionnels et spécialistes de l'éducation en milieu mouride, représentants du Calife etc.) pour discuter amplement sur ces thèmes nous semblent également souhaitables. L'État sénégalais se doit ainsi, à notre sens, d'apprendre à considérer désormais la communauté mouride plus qu'un simple vivier électoral, mais comme un vivier de compétences et de potentialités formidables à même de contribuer pleinement, en tant que partenaire respectable et valable (à condition d'être mieux organisée et canalisée) au progrès socio-économique de toute la nation. Ce formatage du système éducatif national aux besoins spécifiques et justifiés du peuple est un devoir de l'État, qui n'est que l'émanation de la volonté populaire, au lieu du formatage longtemps tenté de ce peuple aux idéaux empruntés sans discernement à des systèmes de pensée souvent opposés aux aspirations profondes de ce même peuple.

Il est cependant devenu évident, en outre, que les flux d'information et d'influence culturelle du monde moderne dépassent aujourd'hui de loin le cadre restreint de l'école publique et empruntent de plus en plus les voies des médias et des autoroutes de l'information (comme l'Internet). C'est la raison pour laquelle la réflexion déjà entamée se doit d'intégrer les résultats et propositions issues du « **Forum sur les NTIC au service de l'œuvre de Cheikh A Bamba** » tenu récemment, lors du Grand Magal de Touba 2009, par les ingénieurs mourides, qui ont notamment suggéré de mettre en place un système de protection numérique pour censurer au niveau de la ville sainte l'accès aux contenus jugés contraires aux principes de l'Islam et à la déférence due au lieu. Ainsi sans prétendre créer un « bouclier médiatique » sanitaire parfait autour de la ville sainte, il est aujourd'hui tout à fait possible d'imaginer la mise en place d'un système de brouillage pour certaines fréquences aux contenus clairement indécents ou à caractère choquant, comme le prévoient d'ailleurs tous les pays dits civilisés. Une telle initiative s'inscrirait parfaitement dans la ligne des principes fondateurs de la ville sainte de Touba dont l'objet est d'offrir à tous les croyants un cadre propice à « la science, l'adoration de Dieu et la méditation » (Matlabu Fawzayni). Cela, en dépit de la persistance de brebis galeuses au sein de la ville dont les transgressions à cet esprit ne sauraient aucunement remettre en cause la pérennité du projet initial. Car Touba n'est nullement censé être le lieu paradisiaque et la cité idyllique où toutes les difficultés matérielles et imperfections humaines seraient totalement inconnues, ni un pays des rêves où tous et tout seraient parfaits. Ce n'est point « un État dans l'État », mais un projet de société spirituel, l'émanation de la pensée, non pas d'un rêveur idéaliste détaché des réalités et aspirations profonde du peuple, mais d'un homme qui sacrifia entièrement sa vie et son œuvre pour la réhabilitation de son peuple dans le concert de la religion et des cultures. Touba ne correspond pas, non plus, à l'Utopie de Thomas Moore ou à la République de Platon, où Dieu n'est pas l'élément fondateur, et la communauté mouride n'est très certainement pas l'Eldorado ou le « meilleur des mondes possibles », où tous seraient éclairés et moralement parfaits. Ce qui fait la particularité de Touba et lui donne sa valeur, ce n'est point une aspiration irréaliste à s'extraire totalement du courant imparfait du monde et de la vie, mais c'est plutôt son *projet fondateur* de bâtir progressivement, à travers les innombrables obstacles et limites du monde matériel, brique par brique, mosquée par mosquée, école par école, un lieu pour l'Islam en terre d'Afrique. Aussi, face à l'influence incontestable de certains médias sur la perversion des mœurs de notre jeunesse et la menace des valeurs cardinales du fonds culturel patrimonial sénégalais, l'émergence de médias puissants et modernes propres à la ville sainte (télévision, radios, etc.) et chargés de vulgariser les enseignements authentiques de son fondateur devront être également envisagée.

Pour terminer nous ne pouvons manquer de souligner la portée assez intéressante et significative du refus de Serigne Bara et de son courage de s'opposer publiquement à une mesure qui lui a semblé aller à l'encontre des principes défendus par tous ses illustres prédécesseurs. Démentant ainsi tous les nombreux Cassandres et autres oiseaux de mauvais augure qui, unanimement et tacitement, avaient prédit la « dislocation de la Mouridiya » (selon la formule de Paul Marty, qui l'avait longtemps prédit avant eux) à travers la trahison des nobles idéaux originels hérités des Vertueux Anciens, avec l'avènement de « l'ère des petits-fils ». Le Calife, malgré sa grande ouverture reconnue et les importants travaux de modernisation de la ville sainte qu'il a personnellement initiés, semble rappeler que « modernisme » ne rime pas forcément avec la négligence des principes essentiels qui, en définitive, ont donné sa véritable valeur à la communauté au destin de laquelle il a aujourd'hui la lourde charge de présider: Science, Adoration de Dieu, ardeur au travail, forte identité culturelle, esprit d'initiative et d'autonomie etc. En un mot que, non seulement le Combat continue, mais aussi que « **YES MURIDS ALSO CAN** ».